

Mission impossible

Josée Yvon, *Filles-commandos bandées*, Les Herbes rouges, 1976, 40 p.

Catherine Lalonde

Numéro 303, printemps 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71414ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lalonde, C. (2014). Compte rendu de [Mission impossible / Josée Yvon, *Filles-commandos bandées*, Les Herbes rouges, 1976, 40 p.] *Liberté*, (303), 78–79.

les femmes doivent accepter jour après jour la place que les hommes veulent bien leur assigner ? Combien d'étrangers doivent abdiquer la plus grande partie de leur humanité pour que nous puissions vivre dans le confort même le plus minimal ? Nous étions tout seuls chez nous, nous ne demandions rien à personne, et soudainement nous réalisons que nous sommes les personnages unidimensionnels d'un photoroman dont la couverture fut déchirée il y a longtemps par les personnages de Josée Yvon. Nous sommes ceux qui vivent dans la fiction, et ce sont elles, ces personnages de femmes, qui vivent dans le monde réel, violentes, étranges, libres, fragmentées, sans intériorité, sans identité.

Et un jour Vickie pleurait à côté de moi : « Mon chapeau rose ! Le beau chapeau que Daniel m'a donné pour l'été ! Je pourrai pas le porter ! » Elle savait qu'elle ne reverrait plus l'été. C'était le plus insignifiant des regrets, mais c'est en même temps un de ceux qui m'ont le plus serré le cœur. Ce souvenir triste est indissociable pour moi de la dernière entrevue de Josée Yvon avec Danielle Laurin en 1994. Affaiblie par la maladie, elle dit que ce qui lui manque le plus, c'est de « sortir, quand il fait beau. Mais je ne peux pas. Faut que j'attende le CLSC. Ils me roulent jusqu'à l'épicerie tous les vendredis. J'ai hâte au printemps. De m'asseoir dans le parc comme je faisais l'été passé. » Même dans ces détails intimes, Josée Yvon est ma contemporaine. Elle m'accompagne. Elles m'accompagnent. **L**

Mission impossible

CATHERINE LALONDE

Josée Yvon, *Filles-commandos bandées*, *Les Herbes rouges*, 1976, 40 p.

JE RELIS CHAQUE FOIS *Filles-commandos bandées* de Josée Yvon comme je revois le générique de *Mission impossible*. Je parle de la vieille série, déjà culte quand j'étais pouponnette, passant en re-re-reprises, qu'on ne m'interdisait

pas vraiment d'écouter, mais de laquelle on détournait mon attention pour mieux me ramener au petit écran, plus tard, à l'heure – 16 h, je n'oublierai jamais – du *Bobino* fait sur mesure. L'interdit suscite la curiosité. Et le générique d'introduction de *Mission impossible*, sublimes dans le genre par la musique de Lalo Schiffrin, devenait, avec les belles gueules pur flegme de Steven Hill et de Barbara Bain en background et le sentiment d'une censure par-dessus, un appeau à Catherinette.

Les poèmes de Yvon rejoignent une littérature du crachat, jamais loin de l'oralité, entre la catharsis et le syndrome de la Tourette.

Changez le décor. Au lieu de bijoux disparus, d'uppercuts à la volée, de messages secrets et de voitures rapides, je vois, lisant *Filles-commandos bandées*, dans un même montage serré clamant l'urgence, l'univers trash de la rue Ontario : Ginette en chaleur, seringues souillées, travestis trop jeunes au gun vengeur, cash mal gagné à la sueur de sa plotte, bière chaude, shots et hits, désespoir médicamenteux, masturbation heureuse, lesbiennes du dimanche, putes, drogués, damnés, dopés. Et par-dessus, brûlante de gauche à droite au fil des pages, une mèche d'explosif. Cette mèche : les mots corrosifs, nitroglycériens du poème. De l'amadou allumé qui appelle d'une seconde à l'autre l'inéluctable explosion, la finalité, et qui pourtant ni dans *Filles-commandos bandées* ni dans le générique de *Mission impossible* ne survient.

Les poèmes de Yvon rejoignent une littérature du crachat, jamais loin de l'oralité, entre la catharsis et le syndrome de la Tourette. (Son conjoint Denis Vanier était aussi de cette non-école, comme, sur un autre ton, plus tard, Geneviève Desrosiers.) Poèmes vomis « dans une ville de malade », rejetés comme un poison du corps ; mots

lancés, tirés ; insultes dans la colère, balles dans la mitraille-Remington. Ces poèmes éclatent à l'opposé de la complaisance, de l'esthétique diplomate, de toute idée d'une conventionnelle « beauté » littéraire.

S'y trouvent des vers et des images boiteux ; des adjectifs si nombreux qu'ils sont suffoquants ; un glissement qui passe par le narratif avant de le lâcher, qui passe par le manifeste sans y céder. Il y a là une force indéniable et une puissance inaboutie. Ses textes in-finis, im-polis sont parjure dans une culture du talent et de la réussite. Aux vers qui surgissent ciselés comme des perles dans la glaire – par l'asphalte et le désespoir, mais ciselés –, suivent des maladroites difficiles à pardonner, qui donnent envie d'engueuler la poète et de la renvoyer à sa table. Médée et Lilith restent voilées dans les pages comme des formes dans les nuages, sans en émerger, sans surgir bardées de leurs haines. « nous sommes des éventreuses, nous ne prendrons rien de moins que la Démesure. / jusqu'à se défoncer, démolir, exploser. nous ne mourrons pas, notre soif grandit. » Elles vomissent la lave vengeresse de toutes les violées de l'univers, de toutes les poquées, de tous ceux toutes seules toutes celles qui sont quelque part la négresse d'un autre. Mais on peut échapper à la noyade dans leur hargne en respirant dans les failles du discours.

Et c'est pourtant par ces failles que *Filles-commandos bandées* frappe jusqu'à l'essentielle douleur. Le *bâtard* dans son livre, sans genre, entrelardé aussi de photos mises là sans structure, semble-t-il, est sceau de la liberté absolue qu'Yvon a prise, de ce refus de coller aux diktats, d'intégrer le système qu'elle dénonce. Ses poèmes expectorés, encore gras de vernis, sont un polaroid des maganées dangereuses dont ils parlent. La forme est déboîtée comme le fond, comme les personnages, le tout marqué par une trop dure vie.

Yvon oblige à regarder dans les yeux celles – car les femmes prennent la part belle dans ses textes – dont on se détourne quand on les croise, les filles *faillies*, les tombées : criardes exhibitionnistes, mères scrapes, abusées qui portent sans honte leur sexe en plein front. Sous le projecteur qu'allume la lecture de *Filles-commandos bandées* s'illuminent le dégoût et l'envie suscités par ces décrocheurs du neuf à cinq (« quand l'ennui prend la forme d'un horaire / la performance tient lieu d'identité : / on a besoin d'un peuple débandé pour la routine ») ; le dégoût et l'envie d'un sexe plus sale, moins tabou ; s'illuminent dans le sillage, comme

les traces de lumière d'une étoile morte, les germes de fascisme que porte le lecteur, la petite part noire et dégueulasse qui préférerait ne pas croiser celles-là, celles qui vivent ainsi, dans cette exagération, qui baisent ainsi, qui hurlent ainsi, celles qui assument et rappellent leur statut de femme-victime; la petite part noire qui préférerait au fond que toutes celles-là n'existent pas, n'existent plus, disparaissent. Yvon surligne le bourreau, le violeur, le conventionnel, le tabou, le bien dompté qui veut que l'ordre reste, le capitalisme sauvage, l'appât du gain et du confort, l'amour de la laisse, ces masques dormants, microscopiques, néanmoins présents. La poutre dans l'œil du lecteur. «nous ne supporterons plus la séniorité, le préjugé», écrit-elle, et, plus loin «plus jamais traquée, hors de leurs tracks rectilignes, à jamais détraquée / jusqu'à ce que notre pensée ne devienne que pur cristal.»

S'illumine aussi l'aliénation, cette posture suicide : femme-faible violable et mailon de la chaîne du Grand Commerce dans l'incapacité de se réinventer pour réellement changer, dans l'incapacité d'être,


vraiment, politique, folle et libre. «toujours subordonnées / que ce soit sur la terre ou sur la lune / vendues à son boss, son mari, son amant, il n'existe maintenant que des femmes et des enfants.» Yvon dit – le texte a été écrit en juin 1976, numéro 35, rose pétant, de la revue *Les Herbes rouges* – que plus ça change, plus c'est pareil, et que par notre inaptitude à la création et à la pensée libre, nous en sommes intellectuellement responsables.

Martine Delvaux a désigné, dans son récent essai *Les filles en série*, l'acte de baptême auquel se livre Yvon. Nommant, presque en litanie, les «Micheline, Ginny, Lucienne, Nancy, Jackie, Nicole, Nanette, Eugénie Jones, Thérèse la rousse, Denise la petite crise, Patsy de Sainte-Monique, la grande Caouette, Aline Duchesneau, la petite Maltais, de Saint-Wilbrod...[...] la poète Josée Yvon rescape les filles sans nom en les rendant à la mémoire».

Et Yvon me baptise dans la foulée si je la lis, me botte le cul et m'aime inconditionnellement, dans mes aspirations, mes limites et mes paradoxes, comme la

grand-mère poétique que je voudrais qu'elle soit pour moi.

Le projet littéraire de Yvon est intenable, et c'est parce qu'elle s'y tient tout de même que son œuvre demeure leçon de radicalité et miroir des lâchetés. Son texte ultime, disons *Femmes-commandos bandées*, serait terroriste, hara-kiri, autodafé et anachronique. Comme la mère du générique d'une série culte des années soixante-dix: un poème dont la lecture provoquerait, au même moment, la combustion spontanée de la poète, de ses vers et de celui qui y pose les yeux. «Quand on éclate, on n'a plus peur.» Un livre qui, même à trois cents exemplaires, ferait des ravages, brûlerait les mains, plein de *ce poème s'autodétruit dans trente secondes*. Un cataclysme. Un phœnix femme.

Une mission impossible. 



David Bélanger

MÉTASTASE

Un soir de pluie, une jeune femme, Éva Burns, est assassinée et son corps, brûlé. La femme n'a pas la meilleure réputation qui soit, c'est-à-dire qu'elle était belle et que ça se voyait. Pour mener l'enquête : Norman Petitroux et Guy Descars, que sa femme vient de quitter. Sur eux et sur leurs collègues qui se mêlent de l'affaire plane l'ombre du cancer. Les métastases embrouillent la pensée et barbouillent l'estomac. Elles prolifèrent, affectant les cancéreux comme ceux qui craignent de l'être, sans parler du fait que le récit lui-même semble atteint, toujours à se poser des questions. Le récit prend des libertés, joue avec le lecteur et souligne les clichés du genre sans jamais se départir de son ton cinglant. Un premier roman absolument réjouissant.